

## Dialogues muets avec les animaux

Louis Patrick Leroux

---

Numéro 130 (1), 2009

Animaux en scène

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Leroux, L. P. (2009). Dialogues muets avec les animaux. *Jeu*, (130), 113–121.

LOUIS PATRICK LEROUX **DIALOGUES  
MUETS AVEC LES ANIMAUX**

**LE CHIEN SCHIZOPHRÈNE DE SUDBURY**

Printemps 1993, je suis en résidence d'écriture à Sudbury au Théâtre du Nouvel-Ontario. J'y travaille en alternance *la Litière*<sup>1</sup> (où figurera le chat allergène Victor, le premier de mes animaux scéniques) et la fresque épique *le Beau Prince d'Orange*<sup>2</sup>. Ce jour-là, je choisis de travailler dans ma chambre d'invité au Landsdown House, une magnifique demeure géorgienne construite pour loger un des patrons de la compagnie de chemin de fer ouvrant la route sur l'Ouest canadien. Il y a là un chien schizophrène qui est devenu, malgré moi, mon chien de poche et dont les accès soudains d'aboiements me terrorisent, d'autant plus qu'il se met invariablement à japper et à grogner dès que je travaille sur les dialogues de *la Litière*. Je reviens alors sagement à la fresque historique dont la date de tombée est plus rapprochée (les répétitions commencent dans à peine trois semaines), et le chien se calme, s'allonge et pose docilement sa tête sur mes pieds. Je vérifie à quelques reprises au cours des jours qui suivent s'il s'agit d'un hasard. Le chien s'énerve invariablement dès que je travaille sur la pièce honnie.

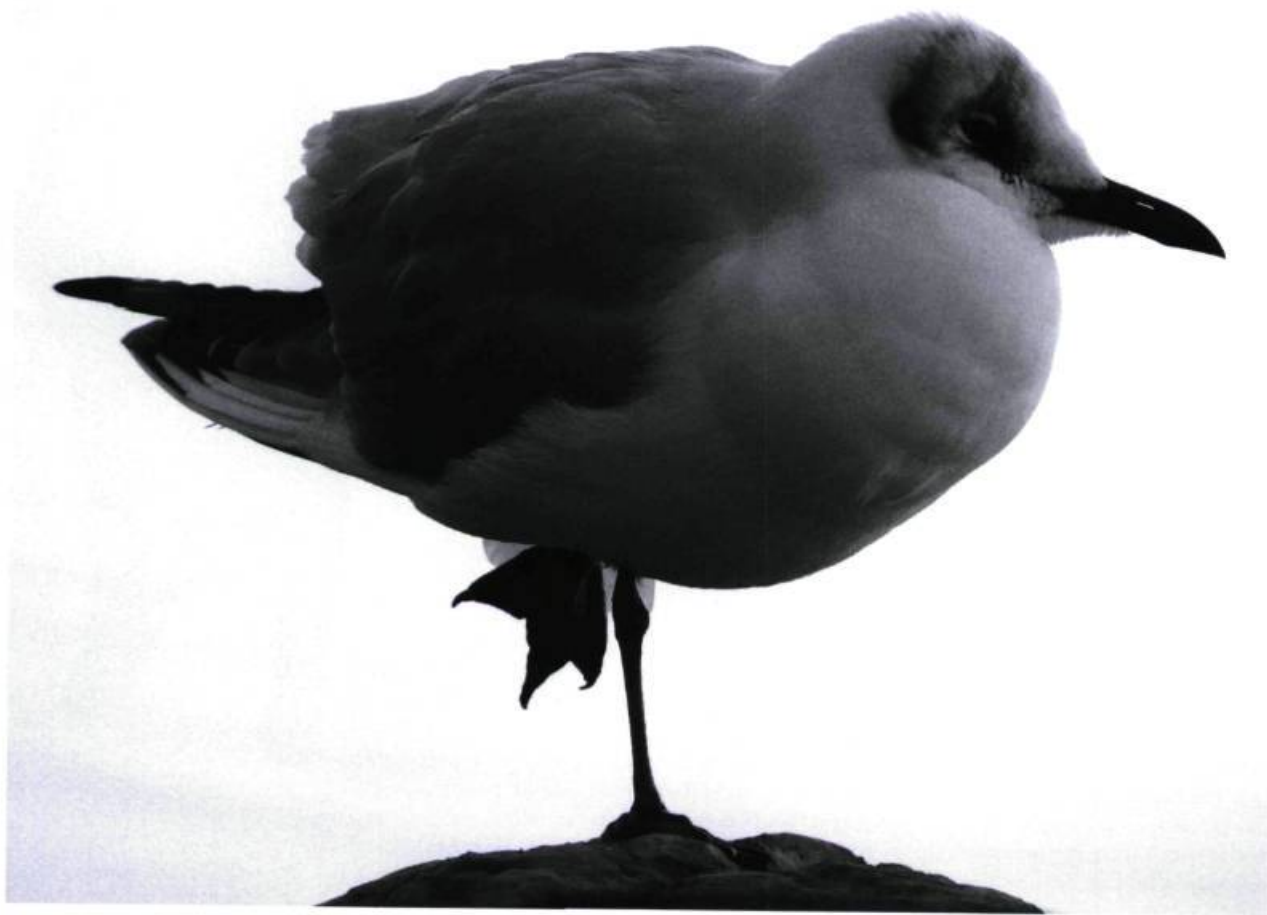
Je travaillerai donc en alternance une pièce au Landsdown House et l'autre au théâtre dans une salle de répétition qu'on dit hantée, sans mon compagnon censeur. C'est dans cette même salle que je me livrerai à un exercice d'écriture automatique, un an plus tard, lors d'un autre passage au théâtre. La pièce s'intitule déjà *Rappel*<sup>3</sup> et elle portera sur la descente en soi du Ludwig de *la Litière*. J'écris, sans réfléchir : Ludwig se rend dans sa salle de bain, il se rase la barbe, les cheveux. À la fois ébranlé et enivré par le geste commis, Ludwig se rend à la baignoire où il compte prendre sa douche, une douche à l'ancienne qu'il actionnera en tirant la chaîne au-dessus de lui. Il s'étend la main et tire... une queue de vache. Une vache ? ! ? Mais d'où sort-elle, celle-là ? Si l'auteur s'étonne, Ludwig, lui, continue comme si de rien n'était. Elle lui déverse son trop-plein de lait.



1. *La Litière* dans *Implosions*, Ottawa, Le Nordir, 1996. *La Litière* sera créée en mai 1994 par le Théâtre la Catapulte à Ottawa. La pièce sera reprise à l'automne 2009 à Ottawa.

2. *Le Beau Prince d'Orange*, Ottawa, Le Nordir, 1994. Une nouvelle édition électronique est disponible depuis octobre 2008 auprès d'Auteurs dramatiques en ligne ([www.adelinc.qc.ca](http://www.adelinc.qc.ca)). La pièce a été créée à l'été 1993 à la Cour des arts d'Ottawa.

3. *Rappel* dans *Implosions*, op. cit.





Hormis son pis généreux, elle est mince, allongée, comme une sculpture de Giacometti. La douche est bonne. La vache a fait son apparition dans mon univers et elle y restera encore dix ans.

## LES ABEILLES DE PARIS

Octobre 2000, Paris. Je rédige une série d'articles pour la revue *Liaison*. Il s'agit d'une chronique, d'un carnet de spectateur parisien. Je ne puis m'empêcher de déraper, j'ouvre d'autres documents sur mon ordinateur et je tente difficilement de revenir à la création qui semble m'échapper depuis deux ans, depuis mon retour aux études. À chacune des répliques de cette pièce qui vient péniblement, une abeille se pose sur mes mains. De toute évidence, un nid d'abeilles se trouve à l'extérieur de ma chambre. Jamais je ne suis piqué par elles. Elles viennent seulement se poser sur mes mains arquées au-dessus du clavier. Le cliquetis laborieux les attire peut-être. Toujours est-il qu'elles me rappellent à l'ordre. Dès que je rédige ma chronique, elles s'en retournent d'où elles viennent. Mes doigts piochent le clavier qui peine à les suivre. Le lendemain, je n'ouvre plus la fenêtre malgré la chaleur. Le surlendemain, je déménage. Je me dis que j'écrirai librement sans avoir à me faire écrivain apicole.

Je mettrai une autre année et demie avant de retrouver la confiance d'écrire autre chose qu'un travail universitaire. Ce sera l'histoire d'un diplomate qui hérite d'une vache et dont la vie en sera transformée... Les abeilles reviendront dans une pièce trois ans plus tard, pièce que j'abandonnerai à la suite de la vive résistance des comédiens, en atelier, à un théâtre portant sur la foi chancelante et qui met en scène la tête décapitée de saint Jean-Baptiste, la Vierge Marie, un mécréant, un mouton christique, un serpent satanique, un essaim d'abeilles et de nombreux autres personnages inattendus<sup>4</sup>. Tout est possible au théâtre, soit, mais pas dans tout milieu théâtral.

## L'HUMANITÉ DANS LE REGARD DU CHIEN

Printemps 2002, j'arpente les rues du quartier Notre-Dame-de-Grâce à Montréal. Je travaille la fin de *La Vache d'Antoine* (qui deviendra *Antoinette et les Humains*)<sup>5</sup>. Je veux en finir une fois pour toutes avec ces vaches qui hantent mes pièces. Après plusieurs vaches stylisées, jouées par des comédiens, j'en veux une *vraie*. Une vache réelle qui broute et meugle et chie devant nous. Une vache qui va plus loin que les fameux quartiers de bœuf du metteur en scène Antoine. Je constate qu'un chien me suit depuis déjà un pâté de maisons, puis un autre, puis un troisième. Je poursuis ma promenade sans trop y prêter attention, me disant que c'est un hasard. Le chien accélère la cadence, court à mes côtés et s'arrête devant moi, haletant. Il me regarde droit dans les yeux. Je m'arrête. Ce regard... je le reconnais. Eurêka ! Je comprends enfin où aboutiront mes personnages à la dérive, ce geste inévitable qu'ils poseront. Je m'en retourne à la maison, allègre. Le chien reprend sa route. Dans la pièce, la vache parlera, et cette parole fera basculer les humains vers une animalité inquiétante.

## LES OISEAUX MARINS DE ROTTERDAM

Mai 2004, sur les quais d'Europort en Hollande. Je travaille sur un scénario de court métrage qui me cause des ennuis car il est de l'ordre de l'autofiction fabulatrice. Le scénario inspirera la démarche qui suivra avec *Dialogues fantasques pour causeurs éperdus*<sup>6</sup>. Un canard me suit, sans doute veut-il que je le nourrisse. Je passe près d'un vieillard qui nourrit justement les oiseaux, mais mon canard ne me lâche pas des yeux. Je m'arrête un moment pour contempler le port, et le canard monte me voir. Il s'assoit au bout du banc et il observe placidement, lui aussi, les navires transatlantiques qui accostent. Je lui jette un regard du coin de l'œil. Il vient de se retourner. Je ferai de même lorsqu'il me cherchera du regard. Le jeu se poursuit un moment. Que me veut-il au juste ? Je le lui demande doucement. Il s'envole.

4. *Saint Jean-Baptiste et le Mécréant* qui deviendra ensuite *Foudroyés*. Texte travaillé en atelier au Centre des auteurs dramatiques en 2003 mais, depuis, demeuré en chantier.

5. *Antoinette et les Humains*, Montréal, Auteurs dramatiques en ligne, 2004. La pièce a été créée à l'occasion des *Laboratoires de l'AQAD* au Théâtre la Licorne en 2002, dans une mise en scène d'Anne-Marie White. Une nouvelle production a eu lieu au Centre d'essai de l'Université de Montréal en février 2006, dans une mise en scène de Vincent-Guillaume Otis. Dans aucune production on n'a envisagé de mettre en scène une véritable vache. Celle-ci a toujours été suggérée.

6. Le texte complet a été déposé au Centre de documentation du CEAD. Neuf piécettes ont été sélectionnées et produites dans plusieurs espaces de l'Institut Hexagram et de Matralab à l'Université Concordia à l'occasion d'une résidence d'artiste auprès du centre de recherche-création Matralab au printemps 2008. Voir l'extrait à la fin de cet article.

Un peu plus tard, sur une terrasse bien en retrait de la mer, une mouette unijambiste s'assied à ma table. Elle est d'abord perchée sur une chaise. Elle sautille ensuite sur la prochaine, tout près de moi. Elle me regarde, tout aussi étonnée peut-être que la serveuse et les autres clients que je ne cherche pas à la chasser. Je suis très allergique aux oiseaux marins, mais mon admiration pour ses talents d'équilibriste l'emportera. L'oiseau est calme, stoïque. Je n'ai rien à lui offrir à manger, je n'ai devant moi qu'une bière blanche. Plus loin sur la terrasse, c'est le festin, mais l'oiseau préfère se percher à mes côtés. Ce jour-là, deux oiseaux s'immobilisent et me tiennent compagnie en moins d'une heure, comme pour me rappeler leur envol imparable. Ces moments passés auprès des oiseaux hollandais me prépareront un jour à l'envol éventuel de cette comédienne qui m'a commandé le scénario sur la place qu'elle a occupée comme muse dans mes écrits. Elle et les animaux.

### CHAGALL ET L'OURSON RUSSE

Juin 2005, Saint-Petersbourg, Russie. J'ai l'occasion rêvée d'assister à la plus importante exposition de tableaux de Chagall jamais réunis. La collection puisée aux quatre coins du monde me met dans un état de bonheur jubilatoire. Que de légèreté pour des sujets graves. Dans cet univers, tout est possible : les animaux et les humains dialoguent, les points de fuite sont nombreux et aléatoires, Chagall peint des espaces de jeux en parataxe de couleurs vaguement complémentaires. Si le théâtre pouvait être aussi libre ! S'il pouvait s'affranchir du pathos, de l'émotion plaquée et du psychologisme avilissant ! Je dis à ma compagne : imagine-toi ceci sur scène, voilà le théâtre que je veux faire depuis des années. Rien de plus normal que ces amoureux flottent au-dessus de la ville. Est-ce que je vois poindre une chèvre verdoyante et un ours allègre derrière eux ? Le lendemain, en sortant d'un musée, je croise un véritable ourson enchaîné, claudiquant, en marge de la grande place. Le souvenir de l'ours de Chagall s'envolera.

### LIRE L'ENVOI DES MÉSANGES

Automne 2008, aux abords du lac Saint-Louis, dans le village historique de Pointe-Claire. Je réfléchis à cet article que *Jeu* m'a commandé sur les animaux au théâtre. Il y a tant à dire, mais cela relève, dans mon cas, d'éléments intimes et inconscients de ma démarche créatrice. Les animaux totémiques, les animaux métonymiques, les animaux issus de la sublimation : chacun sa fonction, chacun son bagage référentiel. La possibilité d'écrire sur mes interactions avec les animaux en cours d'écriture me vient à l'esprit, comme elles relèvent de l'invraisemblable – à la manière de ce théâtre auquel je rêve. À cet instant précis, une mésange se laisse planer très bas et cherche à me picoter la tête. Elle repasse une seconde fois et fait tomber mon chapeau. Je m'éloigne précipitamment. Une autre mésange se joint à la première, et elles se livrent à un ballet aérien élaboré. Que me disent-elles ? S'adressent-elles seulement à moi ou suis-je tout simplement un témoin attentif de cette élégante chorégraphie que la gravité et mon corps d'humain m'empêchent d'intégrer ? Je tente de m'alléger et de me laisser emporter par le vent, mais il n'y a rien à faire, ce corps balourd me fixe au sol. Comme au théâtre, je me sens frustré par les limites des contraintes physiques qui aplanissent l'envol. On sait recréer ces voltiges allègres au cirque, on l'évoque avec poésie dans les récits, pourquoi le théâtre a-t-il les pieds bétonnés et l'imaginaire circonscrit ? J'abandonne ma réflexion pour me laisser emporter par le spectacle gracile et gracieux des mésanges dans le ciel.

CI-CONTRE

*Moi et le Village* de Marc Chagall (1911)  
(New York, Museum of Modern Arts).





*Dialogues fantasques pour causeurs éperdus*

*Une revenante et un auteur.*

LA REVENANTE – Qu'est-ce qui t'a pris de me tuer, comme ça ? De faire mon procès sous forme d'oraison funèbre disjointe...

LUI – Ben, je croyais que tu étais morte.

LA REVENANTE – Je disparaissais de ta vie et donc je dois être morte. Beau réflexe, Narcisse. Gratte le bobo, mon beau. De toute manière, tu ne m'avais pas déjà remplacée ?

LUI – Un peu, oui.

LA REVENANTE – Alors pourquoi me déterrer ?

LUI – A-ha ! Donc, tu l'es, morte !

LA REVENANTE – J'ai la tête d'un cadavre ?

LUI (*penaud*) – Je m'ennuyais de toi.

LA REVENANTE – Tu t'ennuyais de moi ou du plaisir que tu prends à me rentrer dedans ? Je suis heureuse où je suis. Alain m'aime et je l'aime. Il est doux et gentil. J'habite dans une vallée magnifique, près de l'eau.

LUI – La rivière Styx ?

LA REVENANTE – Très drôle. Je ne suis pas morte, au contraire ! Je travaille dans les ressources humaines. C'est vraiment passionnant !

LUI – Sûrement, oui. Alors pourquoi avoir filé à l'anglaise ? Pourquoi les cachotteries ?

LA REVENANTE – J'étouffais. Je mourais à petit feu.

LUI – Donc tu t'es tuée pour ne pas mourir à petit feu ?

LA REVENANTE – Je ne suis pas morte !

LUI – Non, c'est ça, t'as ton « Alain Lalonde » de barbier à tes côtés. Je me demande bien où j'aboutirai, moi, à ma mort...



Arrive un homard géant suivi de ses petits bébés homards. Une dizaine, peut-être.

HOMARD – Miam. Une revenante !

LUI – Non, on ne bouffe pas les morts !

*Vous l'aurez deviné, le homard et ses petits n'écourent pas la consigne et ils dévorent du mieux qu'ils peuvent la Revenante. Elle les regarde faire, mais elle refuse d'être incommodée par eux. Au loin, les portes du bestiaire sont grandes ouvertes. Voilà des vaches à la queue leu leu... D'abord la vache, trop maigre, trop élancée, trop inquiète, vache à la Giacometti, puis celle, rondelette, dodue, comme sculptée à même une éponge trop ferme, la vache bègue qui rumine et se répète. Une quatrième vache s'avance, une Holstein, une authentique, on sent à son regard qu'elle a vécu et qu'elle comprend tout ce qu'on lui dit. Puis viennent les moutons néo-zélandais, blancs, frisés, des petits nuages qui bêlent bêtement. Ils sont suivis de loin d'un mouton trop conscient de l'être, un mouton qui fume le cigare et qui s'efforce de se montrer sardonique malgré sa sainteté. Suit l'essai d'abeilles indigentes avec, en dessous, le cruel serpent qui n'attend plus qu'on le foule des pieds. Le petit renard rusé s'élance avec sur son dos une minuscule ballerine. Puis viennent les fauves, deux lionnes qu'on n'ose pas croiser du regard, une panthère détremée qui sort à peine d'un ruisseau qu'elle regrette avoir approché. Suivent les chats de gouttière, le chat Victor et ses amis allergènes qui se dandinent comme pour reprendre leur territoire perdu. Il ne reste plus que les adjouvants, les enrôlés préparant la grande entrée, celle qui ne se rate pas. D'abord les majorettes athlétiques et trop joviales, puis l'orchestre de Dixieland, chacun des musiciens se livrant à corps et âme perdus à garantir le plaisir d'autrui, les ridicules mascottes jonchent la parade, pas d'animaux caricaturaux, il y en a déjà trop. Non ! Ce sont des muffins géants poursuivis par des meutes d'enfants mal élevés qui leur donnent des coups de pied aux jambes ! Puis les clowns tristes que terrorisent les clowns gais. Puis un cœur d'anges étrangement nubiles, chacune un fusil à la main. Puis des papes, des évêques, des curés assis sur des ânes pas trop pressés. Après ce préambule arrivent inévitablement les scouts, toujours prêts, chantant leurs chansons vantant l'assiduité. Il y en a deux, trop vieux et trop gros pour ces uniformes d'enfants, qui chantent plus fort que les autres, comme pour se convaincre qu'en entonnant des chants naïfs, ils retrouveront la simplicité de leur enfance. Au loin, on entend déjà les hennissements, ils sont cinquante, tous plus beaux et velus les uns que les autres, tous attelés et tirant du mieux qu'ils le peuvent... Les majestueux chevaux écossais tirent une grande plateforme sur laquelle se tient fièrement, gracieusement et silencieusement, hormis les trompettes, les rugissements et les chansons scouts, un éléphant paré de perles et de colliers. Lové contre l'éléphant, son petit, une version miniaturisée de la mère. L'éléphanteau femelle observe les agissements, le brasse-camarade, autour d'elle. Sa mémoire d'éléphant s'exerce à tout retenir, à reconnaître, à décoder. Elle barrit son babil d'éléphanteau et piétine et s'agite la tête d'excitation devant le spectacle.*





LA REVENANTE – Ça va faire les digressions. De quoi as-tu peur ? De la sincérité ? Un moment de vérité ? Il ne faudrait surtout pas, alors tu ouvres les portes du bestiaire, tu laisses déambuler les figures allégoriques en donnant l'impression qu'elles sont porteuses de sens.

*Alors qu'elle parle, elle redevient Marie-Antoinette quelques instants, puis une trop mince étudiante parisienne fumant des Gauloises, puis une Muse déchue vêtue de cuir, puis la reine anglaise Marie Stewart, puis une accompagnatrice de piano, puis un corbeau, puis une hyène, puis un ver. Il sort une machette de sa mallette de cuir qui attendait précisément ce moment pour révéler sa fonction et son utilité. Il brandit la machette qu'il fait ensuite virevolter au-dessus de lui comme le font les spécialistes d'arts martiaux. D'une série de trois coups secs et précis, il coupe le ver en quatre.*

VER (tous les quatre morceaux) – Ce n'était pas la peine de me ressusciter si t'étais pour me soumettre au ridicule spectacle de ton impuissance créatrice.

HOMARD – Beurk. J'ai horreur des vers. Ne mangez pas ça, les enfants !

*Le homard et sa famille sortent de scène. Lui, il sort de sa mallette quatre bouteilles de tequila qu'il ouvre et dans lesquelles il déposera les vers.*

*La ménagerie qui l'a observé attentivement se met spontanément à l'applaudir.*

LUI – Non, non, les amis. Je n'ai pas de mérite. J'ai tout simplement cherché à préserver ce qu'il me restait d'elle.

*Il sort un reliquaire agrémenté de quatre porte-bouteilles. Il installe les bouteilles dans le reliquaire qui ressemble à un chandelier. Il accroche le reliquaire à un fil descendu des cieux.*

*Le reliquaire-chandelier monte au-dessus de tous ces animaux et ces humains, et les vers se mettent à briller de manière incandescente. Le reliquaire illumine la scène. ■*

Depuis qu'un professeur de technique théâtrale a insisté qu'il fallait à tout prix éviter de mettre en scène des enfants et des animaux, ceux-ci habitent l'univers théâtral de **Louis Patrick Leroux**. Le bestiaire comprend de nombreux animaux, dont la vache à la Giacometti, la vache bègue et la vache Antoinette. Fondateur du Théâtre la Catapulte à Ottawa, il enseigne aujourd'hui l'écriture dramatique et la littérature à l'Université Concordia.



La Vache à Giacometti (Sacha Dominique), en compagnie de la Muse (Isabelle Bélisle) et d'un pape (Mario Gendron), dans *Rappel* de Louis Patrick Leroux (CNA, 1995). © Mirella Girard.